

retenues s'échappèrent en abondance et haïgnèrent ses joues.

— Ah ! reprit madame Cordier, si un mot de vous était venu nous dire que vous existiez, c'est la joie. C'est le bonheur qui accueillerait aujourd'hui votre retour. . . Pourquoi n'avez-vous pas écrit ?

— Je vais vous le dire :

« Un jour, il n'y avait pas deux semaines que j'étais en Prusse. — pour avoir refusé de faire une cortège qui me répugnait, laquelle d'ailleurs n'était pas dans mon service, un officier prussien, à peine âgé de vingt ans, vint à ma figure avec une baguette qu'il tenait à la main. Furieux, je m'élançai sur lui et le frappai violemment au visage. On m'arrêta, et je fus jeté dans un cachot. Je passai devant une sorte de conseil de guerre qui me condamna à mort. J'attendais le moment fatal, et j'avais écrit une lettre que j'espérais faire parvenir à Céline. Je pensais que cette dernière consolation ne serait pas refusée à un mourant. Le lendemain on vint me prendre dans ma prison, mais au lieu de me conduire devant un peloton d'exécution, on me mena au chemin de fer et je partis pour le fond de la Prusse, en côté de la Pologne. Je n'ai jamais su ni pourquoi ni grâce à quelle intervention ma peine avait été commuée en celle de la prison perpétuelle dans la forteresse.

« Entre les quatre murs d'une cellule froide et glacée, si basse de voûte que je ne pouvais m'y tenir debout, voyant à peine le jour, le soleil jamais, il est impossible de lire les souffrances que j'ai endurées. Vingt fois, cent fois, j'ai demandé la permission d'écrire et supplié qu'on fit passer des nouvelles en France. Toujours on avait l'air de ne pas comprendre, ou ne me répondait pas des riens. J'aurais pu, peut-être, achever mon service ; mais je n'avais pas sur moi de l'or pour payer la complaisance

de mes geôliers. Et c'est dans les larmes, le désespoir ou des transports de colère et de rage impuissante que j'ai passé de longs mois, ignorant tout et n'entendant jamais parler qu'une langue détestée que je ne comprends pas. Enfin, il y a un mois, je parvins à tromper la vigilance de mes gardiens et à m'échapper de ma prison en risquant vingt fois ma vie. C'est en mendiant à travers la Hongrie, l'Autriche, l'Italie et la France, que j'ai fait la route à pied.

« Je revenais pour eux : hélas ! je ne croyais pas que le bonheur me fût à jamais défendu. Pourquoi, condamné à mort, n'ai-je pas été fusillé ? . . . Pourquoi ne suis-je pas mort dans mon cachot ? . . . Pourquoi, en m'évadant, n'ai-je pas reçu dans la tête la balle d'une sentinelle ? . . . pourquoi ? pourquoi ? Ah ! je le comprends ! . . . il fallait qu'une nouvelle douleur, une douleur épouvantable, inouïe, me fit en un instant oublier toutes les autres.

« — Ah ! s'écria-t-il les doigts crispés sur son crâne, maudit soit le jour où je suis né ! . . . »

Après cette dernière explosion de son désespoir, ses bras tombèrent inertes à ses côtés, sa tête s'inclina, et il resta immobile, comme écrasé sous le poids de son malheur et de la fatalité.

— Etienne, qu'allons-nous faire ? demanda madame Cordier d'une voix tremblante.

— Il est tard, répondit-il ; vous, ma mère, vous allez vous reposer. Moi, si vous le permettez, je passerai le reste de la nuit ici, sur cette chaise.

— N'êtes-vous pas ici dans votre maison, mon cher enfant ?

— C'est vrai, fit-il avec un sourire navrant.

— Etienne, vous devez être très fatigué, je vous cède mon lit ; je veillerai jusqu'au jour dans mon fauteuil.

— Non, dit-il, non, je ne veux pas me